

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

TROISIÈME PARTIE

LE MOT DE L'ENIGME

VIII — LE PLAN DE FLAVIEN

(Suite)

— Si nous ne conduisons pas l'affaire avec le mystère le plus profond, reprit-il, nous aurons l'administration sur les bras. Aux termes de la loi, elle a droit à une partie du trésor découvert ; je ne vous propose point de la frustrer : mais je désire qu'elle reste en dehors jusqu'au moment où elle touchera sa part, et que nous n'ailions point nous empêtrer dans la glu du fonctionnarisme.

— Parfait. Quel est votre plan ?

— Je voudrais vous voir partir le plus tôt possible pour Lande-Courte, avec Mme Chaudenay et Mlle de Kermor, bien entendu.

— Pour Berthe, c'est très possible ; elle ne demande que la campagne et s'ennuie mortellement à Paris, elle me l'a avoué encore hier. Mais, pour Elvira, se sera plus dur. Ma femme est un peu mondaine, vous le savez, et en cette saison il y a bien des distractions encore à Paris.

— Si Mlle Berthe suppliait bien sa tante...

— Oh ! elle n'aurait pas le cœur à longtemps lui résister... Enfin, on vaincra ses résistances... Après ?

— Une fois que vous êtes à Lande-Courte, vous nous invitez, Lafressange et moi, à venir y passer quelques jours... oh ! désormais, il ne nous faudra pas longtemps.

— Parfait !... rien que votre venue et celle de ce cher Lafressange sont faites pour décider Elvira... Mais un prétexte ? Deux jeunes gens ne quittent pas Paris à cet instant pour venir en Bretagne.

— C'est vrai. Nous ne touchons pas précisément à la saison des bains de mer. Eh ! mais !... Pour ce qui est de Lafressange, il y a la chasse des oiseaux de passage... et pour moi, j'ai... mon grand ouvrage... ma série de lettres sur la Bretagne... destinées au *Courrier* et qu'il faudrait cependant me décider à entamer. Voilà deux motifs, deux prétextes plus que suffisants.

M. Chaudenay opinait de la tête. Les choses s'arrangeaient très bien à son gré.

Tout d'un coup il s'arrêta, et tapant du pied :

— Et la baronne ! Cette pauvre baronne !

Que va-t-elle dire ? Que va-t-elle penser ? en nous voyant partir inopinément pour la Bretagne !

Mauroy cherchait sa phrase.

— Mais, finit-il par répondre, vous pouvez bien vous séparer de la baronne durant quelques jours.

— Certainement, certainement, mais cela fera énormément de peine à Elvira, elle l'aime comme une sœur.

— Nous verrons combien de temps durera cette affection, gronda Flavien entre ses dents.

Enfin, après nombre de tiraillements, l'oncle Philémon dut se résoudre au sacrifice momentané de la baronne.

— Je ne vous cacherai pas, conclut Mauroy, que je verrais de graves inconvénients à la présence de Mme de Gunka. Elle est très intelligente, très fine, mais très curieuse. Elle reconnaîtra bien vite que nous lui cachons quelque chose. Elle voudra savoir.

Tonton Philémon avança les lèvres.

— Peuh ! fit-il, à tout prendre, en lui recommandant bien le secret.

Bien malgré lui, Flavien Mauroy réprima une envie de rire. L'oncle Philémon ne se doutait point de l'énormité qu'il venait de prononcer.

Cependant, l'affaire était entendue. Tante Elvira fit bien quelques difficultés, mais Berthe se montra si pressante, elle enjôla tant et si bien sa tante, que celle-ci dut consentir à abandonner Paris au milieu du printemps.

Qui fut heureux de ce départ ?... Lafressange. Quelques jours encore, il se trouverait donc à Lande-Courte, en présence de celle qu'il adorait et dont, au prix de toutes ses peines, il voulait obtenir le pardon.

Pour Berthe de Kermor, elle fuyait Paris avec bonheur. La grande ville l'obsédait. Elle voyait plusieurs fois par semaine Lafressange. La vue du jeune homme la faisait cruellement souffrir. L'aimait-elle donc encore ?... Cette question, elle n'osait la discuter

avec elle-même, mais elle se reprochait sans cesse de ne point parvenir à arracher de son cœur l'image de l'infidèle.

Dans toute cette circonstance, Philémon fut superbe. Compassé, digne, mystérieux, il semblait porter tout le poids d'un grand secret qu'on ne lui arracherait qu'avec la vie...

Comme bien on pense, en apprenant le départ précipité de la famille Chaudenay, la baronne avait poussé de grands cris.

— Il y a du Mauroy là-dessous, se dit-elle.

Et elle prévint aussitôt Théodore Mindeau.

— Vous devez partir pour Lande-Courte, lui dit celui-ci ; il faut être là sur la brèche.

— Bien, fit la baronne, j'irai les surprendre, quoique j'aie ce pays en horreur... J'emmenai Gertrude.

Gertrude Herten, après la mort de Gottlieb Thurner, était rentrée, comme devant, chez Mme de Gunka. L'Allemande ne parlait plus, ne riait plus... elle faisait automatiquement son service mais il était impossible désormais, on s'en était rendu compte, de lui demander les offices qu'on réclamait d'elle autrefois.

— Ah ! Théodore, conclut la baronne, vous avez eu tort de faire tuer Gottlieb... Cette fille-là me fait peur, avec ses yeux fixes, et cependant il n'y a qu'elle en qui je puisse avoir confiance.

— Si vous jugez ma venue nécessaire, dit en prenant congé de sa complice le correspondant de la *Morgen Post*, télégraphiez-moi, et dites-moi si je dois amener du monde.

— Entendu !

Les châtelains de Lande-Courte n'étaient point installés depuis trois jours au château qu'arriva une longue lettre de Mauroy demandant l'hospitalité pour lui et pour Lafressange.

Mlle de Kermor fronça le sourcil. Elle voyait tout un plan de campagne dirigé contre elle, par Flavien et son ami. Il était impossible de refuser cependant, elle dut faire contre fortune bon cœur, mais le plaisir qu'elle éprouvait de se trouver seule à Lande-Courte fut aussitôt perdu et se changea en violente contrariété.

Il fallut l'arrivée de Mauroy pour la faire cesser.

Le jour même de sa venue à Lande-Courte, Mlle de Kermor le recevait froidement et cérémonieusement, plus que ne le comportait l'intimité sympathique à laquelle elle l'avait habitué ; elle fut très étonnée de voir le jeune homme s'incliner devant elle, et lui demander la faveur d'un moment d'entretien.

La grande allée se montrait devant eux, toute blanchie par le soleil et ornée des premières fleurs de lilas.

De la main, elle la lui désigna comme pour lui dire :

— Là je puis vous écouter en pleine liberté.

— Mademoiselle, commença-t-il, en marchant à pas lents à côté d'elle, vous êtes persuadée que c'est pour plaider auprès de vous la cause de Léo, que j'ai demandé pour nous deux l'hospitalité de Lande-Courte. Il n'en est rien. Je ne vous importunerai aucunement au sujet de mon ami dont les torts ont été bien graves. Non. C'est moi seul qui suis en jeu. C'est toute ma vie qui va se décider ici dans quelques jours.

L'œil clair de Berthe de Kermor se leva sur Flavien, et lui adressa un regard profond. Le jeune homme se sentit profondément troublé. Sans doute il venait de dire une partie de la vérité à la jeune fille, mais il ne lui avait pas dit toute la vérité.

— Mademoiselle Berthe, fit-il, en répondant au regard par une question, avez-vous confiance en moi ?

— Pleine et entière, répondit-elle avec un élan de cœur. Ai je besoin de vous dire, Monsieur Flavien, que je vous porte une affection sincère et profonde ? L'affection d'une sœur, reprit-elle avec un léger embarras et en rougissant de sa franchise.

Il lui prit les deux mains dans les siennes.

— Eh bien, continua-t-il, il faut me faire crédit de quelques jours encore. Je suis attaché à une œuvre de réparation, de justice, elle suit son cours, elle touche à sa fin, et j'ai besoin que par une question, un acte quelconque, vous n'entraviez pas mon action.

Berthe n'hésita point, elle compréhrit que Flavien lui disait la vérité.

— Je vous crois, dit-elle, j'ai foi en vous, agissez à votre guise et comptez sur moi.

— Et puis, je vous demande également de ne point faire trop grise mine à mon pauvre Léo ?

Les sourcils de Mlle de Kermor se contractèrent.

— Ah ! fit-elle à mi-voix, nous y voilà.

— C'est que j'ai aussi besoin de son concours, de toute son intelligence, de toute son énergie, et si vous...

Berthe étendit la main,

— Assez sur ce sujet, Monsieur Mauroy, lui dit-elle, je suis ce que je puis être, n'exigez de moi rien de plus.

Et elle ajouta plus bas encore :

— Vous ne pouvez savoir tout ce que j'ai souffert.

Mauroy insista quand même.

— Pardonnez-moi de revenir sur ce sujet qui vous est désagréable, mais si par votre froideur, ou encore, en manifestant le mé-